

« Le fait qu'un livre n'existe pas
(ou n'existe pas encore)
n'est pas une raison de l'ignorer. »

Quatre livres cultes que vous n'avez jamais lus

Une petite anthologie du collectif **L'AJAR**

Pour L'AJAR, la fiction n'est absolument pas le contraire du réel. Elle aime fouiller chez les bouquinistes, dans les mémoires et parmi les arborescences digitales. Depuis sa création en 2012, elle n'a cessé de chiner et assemble aujourd'hui ses trouvailles encyclopédique autour de la notion de « livre culte », fût-il imaginaire. Comme l'écrivait Alberto Manguel dans son *Histoire de la lecture*, « le fait qu'un livre n'existe pas (ou n'existe pas encore) n'est pas une raison de l'ignorer. »

GABRIEL ARCHER

A Winter in Jamestown

Maison d'édition :
Cambridge University Press
(Angleterre)
Année de publication
originale : 1607-1610
Nombre de pages : 512
Traduction française :
Hiver à Jamestown,
Robert König (trad.),
Slatkine (Suisse), 2012

Le journal de Gabriel Archer se trouve au cœur d'une intéressante controverse, que le monde académique a surnommé « la dispute de Jamestown ».

Né en 1575 à Mountnessing (Essex, Angleterre)¹, le capitaine Gabriel Archer effectue un séjour à Jamestown, première colonie britannique sur le sol américain, de 1607 à avril 1608, avant de repartir pour l'Angleterre, puis de revenir en août 1609. Sur place, il joue un rôle politique central. Lors de son second voyage, ses relations avec le capitaine John Smith se détériorent, au point

1. Frank E. Jr Grizzard et D. Boyd Smith, *Jamestown Colony. A Political, Social, and Cultural History*, Santa Barbara, ABC-CLIO, p. 13.

qu'on le soupçonne de prendre part à une conjuration contre son rival², bientôt renvoyé en Europe et exclu du leadership.

Durant cette période cruciale, le capitaine Archer tient un journal, qui s'étend du 13 mai 1607 (fondation de la colonie britannique en Virginie) au 12 janvier 1610 (date de son décès). Dans un style à la fois cru et mystique, qui contraste avec les autres textes plus prosaïques qu'il a signés, l'officier narre les rudes épreuves traversées, au rang desquelles la faim et la pénurie de bois de chauffe. (Soulignons que malgré celle-ci, Archer sera enterré dans un cercueil en chêne de qualité au sein même de l'église³.) Surtout, le diariste proclame, comme le souligne dans sa préface l'historienne Patricia Wingfield (King's College, Cambridge) responsable de la première édition parue en 1997, l'échec de l'expérience coloniale, et ce, à grand renfort de scènes violentes, ponctuées de réflexions d'une lucidité étonnante, ce qui a généré des doutes sur l'authenticité du texte.

L'histoire du manuscrit, publié en 1997 sous le titre *Hiver à Jamestown*, soulève en effet des questions : il a été découvert une centaine d'années après les faits par un paysan, dans une châsse en plomb enterrée dans un champ à proximité de la colonie. Les descendants du cultivateur ne l'ont remis aux archives de la ville de Richmond qu'en 1995. Si Wingfield a admis l'authenticité du document, l'archéologue William Keslo et son équipe l'ont vigoureusement réfutée en 2012, à tel point que le traducteur suisse Robert König s'est distancié de son travail sur la version française, parue la même année.

Dans la mesure où les habitants de Jamestown étaient confinés derrière leurs barricades, les Powhatans ayant promis la mort à quiconque s'aventurerait hors du périmètre, Keslo tient pour peu probable que la châsse ait pu être enfouie à plus de 1200 mètres de la colonie, de surcroît dans un sol gelé. Selon lui, le caractère polémique du texte aurait irrémédiablement conduit à sa destruction.

Malgré ces remarques, Wingfield a maintenu sa position. D'après l'historienne, rien n'empêche que les notes du capitaine aient été

**« Il a été découvert... dans
une châsse en plomb enterrée
dans un champ à proximité
de la colonie. »**

2. Jack DeShaun, *John Smith. A History of Hate and Love*, Boston, PreMod Press, 2012.
3. Concernant les détails biographiques (en particulier sur la présence du mystérieux reliquaire sur le corps du Cpt. Archer), voir la page qui lui est consacrée sur le site *Jamestown Rediscovery. Historic Jamestown*, <http://historicjamestowne.org/archaeology/chancel-burials/founders/gabriel-archer/> (consulté le 9 mai 2017).

enfouies après sa mort par les nouveaux chefs de la colonie qui, tenus par la hiérarchie militaire et l'amitié, auraient pu vouloir préserver le document. Les allégations qu'il contient justifiaient alors son sort, puisqu'il était impossible à ses amis de le publier ou de le soumettre à la censure de la couronne.

« Le capitaine féroce au dehors, catholique et humaniste en dedans, visionnaire, sorte de Bartolomé de las Casas d'Amérique du Nord : give me a break ! ce n'est pas de l'histoire, c'est un scénario de biopic. »

William Keslo interrogé par *The Guardian*, 11.10.2012

*

Anecdote : La rumeur a longtemps couru que les survivants de Jamestown avaient pratiqué le cannibalisme. Le manuscrit d'Archer, devenu objet de fantasmes au fil des ans, était réputé livrer la confirmation de tels actes mais, en réalité, il reste flou à ce sujet et les propos confus qui semblent y renvoyer pourraient eux-mêmes découler de la faim⁴. L'archéologie moderne a cependant permis la récente reconstitution faciale d'une jeune domestique, dont les reliques attestent d'actes de boucherie sommaire⁵, sans qu'il soit possible de trancher définitivement le débat.

*

Extrait : « Malgré les violences – le 22 mars 1622, les Powhatans massacrèrent plus de 300 colons à Jamestown –, Archer refuse de voir en eux des sauvages et des barbares. Il note dans son journal que les indigènes “ne se sont pas comporté à notre égard d'une manière différente que nous l'eussions fait si des Français avaient décidé d'adopter Londres comme capitale ; ces braves gens sont de vaillants ennemis”. » (Introduction de Patricia Wingfield à la première édition)

4. Looney, Moira, « Sainte anorexie, famine et religion : exemples de mysticismes pré-modernes dans le Nouveau-Monde », in *Transes, shamans et ultimes tabous religieux : l'expérience trompeuse de la faim. Actes du colloque des 12 et 14 avril 2010*, Aix-en-Provence, Presse Universitaire AMU, janvier 2011.

5. Neely, Paula, « Jamestown Colonists Resorted to Cannibalism », *National Geographic News*, 3 mai 2013, <http://news.nationalgeographic.com/news/2013/13/0501-jamestown-cannibalism-archeology-science/> (consulté le 9 mai 2017).

LAURE WOUTERS

Avides Divas

« Un palindrome sonore qu'a commis Alice. » C'est ainsi que débute le prodigieux poème en prose de l'auteure belge Laure Wouters. Il se termine par ces mots : « Scylla y moqua Chronos. Mort d'un lapin. » Soit la parfaite inversion phonétique du premier vers ! L'incipit dévoile donc l'entier du projet : sur un enregistrement sonore, la lecture serait identique à l'oreille, qu'on la passe à l'endroit ou à l'envers. L'exact mitan du livre, « avides divas », renferme son titre délicieux.

Avides Divas constitue un détournement assumé d'*Alice au pays des merveilles* et de sa suite, *De l'autre côté du miroir*. Comme chez Lewis Carroll, le Lièvre de Mars et le Lapin blanc croisent le chemin d'Alice : ce dernier naît au début du livre et meurt à la fin, victime du Temps (Chronos), tandis que le lièvre (ici une hase) est, lui, cuisiné au four, dans la scène orgiaque qui marque le milieu du récit (voir extrait). Comme dans le

chef-d'œuvre de Carroll, nous sommes les témoins privilégiés des pérégrinations baroques d'une fillette, à la différence que celle d'*Avides Divas* se rend compte que le miroir de sa chambre a un goût d'absinthe quand on le lèche (« Vert parfum, ma glace », vers 92, correspondant à « Sale gamin, frappe, rêve ! », vers 812). Ladite « glace » peut être traversée, révélant un monde de ravissements où la guidera, plus loin, un mystérieux trompettiste nommé Selim. Autre source d'inspiration de la poétesse, *Live-Evil* (1971) de Miles Davis : l'écriture d'*Avides Divas* présente la même frénésie, la même hallucinante symétrie que cet historique album de jazz fusion. Et les références se multiplient : l'anagramme divas-Davis, le palindrome Miles-Selim, l'habitude de Selim d'emboucher son instrument dos au public, comme Davis, ou encore la présence, au sein du recueil, d'une femme africaine enceinte et d'un crapaud, symboles de vie et de mort qui ornent la pochette de *Live-Evil*.

Les deux lectures envisageables d'*Avides Divas*, l'une classique et l'autre à rebours, offrent, lorsque chaque phrase se voit confrontée à son jumeau phonétique, une inépuisable richesse d'interprétation, un jeu sans fin d'allusions savantes à la plus haute poésie et aux courants artistiques les plus contemporains.

Maison d'édition : Aldo Mentain (Belgique)
Collection : Tour de force
Année de publication originale : 1979
Nombre de pages : 111

« Le miroir de sa chambre
a un goût d'absinthe
quand on le lèche. »

« Les voix de Wouters ne s'ouvrent qu'aux esprits retors. »

Georges Perec

*
Extrait : « Nitescence smaragdine, œillade engluée – réveillant, toujours. Primo, lit quitté, w.-c. Dehors : caligineux. Pénétrant, salut, s'asseyant. Macchiatto ! Gratitude orale. Camarades avenants glou, observant glous, discutant glouss. Disposition adéquate, supermarket illico. Surgelés, légumineux, niet. Ambitions rabattues : camembert, miche, pinot, e andar via a casa. »

(Premier paragraphe du chapitre 45, où l'auteure a déjà épuisé tous les articles et la plupart des temps verbaux courants d'un grand nombre de verbes d'action.)



LOVIATAR LAINE

Olla pihalla kuin lumiukko

Maison d'édition :
 Sushi (Finlande)
 Année de publication
 originale : 1999
 Nombre de pages : 153
 Traduction française :
 Être neige, devenir jardin,
 André Markowicz,
 Inculte (France), 2019
 (à paraître)

Rappelons d'entrée de jeu ce qu'est une langue agglutinante. Elle possède une grammaire qui fonctionne par assemblage d'éléments autour d'une unité de base, afin d'en modifier le sens. Cela génère des syntagmes volontiers plus longs que dans les autres groupes linguistiques. On serait donc tenté de croire qu'une telle langue se prête mal aux formes brèves que sont la poésie et, plus spécifiquement, le haïku.

Rien de plus faux concernant *Olla pihalla kuin lumiukko*, recueil follement intrigant qui comprend 588 haïkus écrits en finnois par l'Américano-Finlandaise Loviatar Laine. Afin de respecter la structure traditionnelle de cette forme – trois vers de 5, 7 et 5 syllabes –, chaque vers est composé d'un seul mot, ce qui porte à trois le nombre de mots qui constituent chaque haïku !

Comme en gastronomie, ces fusions excellent quand elles transcendent la somme des parties (Husserl appelait cela la méréologie). Outre la recherche formelle et le contexte historique, la singularité de ce bijou littéraire tient à la structure particulière de la langue finnoise. Compte tenu des contraintes que l'auteure s'est imposées, le recueil comprend de nombreux néologismes, ainsi qu'une densité sémantique inédite dans les idiomes qui utilisent l'alphabet latin. (Seules les langues à idéogrammes, tels le chinois ou le japonais, permettent habituellement cette condensation du sens.) Autant dire que la traduction de cet ouvrage, qui mime la légèreté sans jamais y céder, fut et restera un véritable défi !

Qui de mieux qu'André Markowicz, génial (re)traducteur de l'œuvre complète de Dostoïevski, pour s'atteler à un tel ouvrage ? Ce dernier, après s'être lancé dans le fabuleux défi de traduire quatre cents poèmes chinois de l'époque Tang (VII^e-IX^e siècles) sans posséder aucune connaissance de la langue chinoise (voir *Ombres de Chine*, Inculte, 2015), a entrepris la traduction du fabuleux recueil de Laine sans mieux maîtriser le finnois. Le résultat ? Un ouvrage sublime, hors-norme, défiant les plus belles œuvres de poésie francophone contemporaine.

« Loviatar Laine est un joyau national. Olla pihalla kuin lumiukko est son plus beau reflet. »

Tarja Halonen, ancienne présidente de Finlande

*

Anecdote : L'unique réserve, un brin spécieuse, émise par la critique finlandaise à la sortie du livre concerne le titre. *Olla pihalla kuin lumiukko* est en effet une expression très prosaïque qui signifie « être comme un bonhomme de neige dans le jardin », soit n'avoir aucune idée de ce qu'il se passe et attendre passivement. Laine a expliqué avoir eu envie de jouer du contraste entre un titre long, pesant, « voire creux »¹, et la précision synthétique de ses poèmes : un admirable pied de nez à une littérature qui, souvent, se paie de trop de mots.

*

Extrait : En cours de traduction.

LES AUTEURS // L'AJAR

L'AJAR est un collectif réunissant vingt plumes francophones de la relève littéraire suisse. Ses activités se déploient sur le papier, la scène, l'écran. L'AJAR a pris part à près d'une centaine de manifestations. Les livres cultes présentés ici font partie d'un vaste ensemble, en travail, intitulé 100 livres cultes que vous n'avez jamais lus. **Dernier livre paru, un premier roman pluriel :** *Vivre près des tilleuls*, Flammarion, 2016.

www.collectif-ajar.com

1. Loviatar Laine, discours d'acceptation du Prix Finlandia, le 23 avril 2016 à Helsinki.

Anecdote : Laure Wouters remet son manuscrit à l'éditeur sans en dévoiler la particularité. L'intéressé, comme la critique, n'y perçut qu'une belle inventivité de vocabulaire ! La poétesse ne s'étant jamais exprimée à ce sujet, rien n'infirme ou ne confirme toutefois cette belle légende éditoriale.

Le premier à relever son tour de force fut le Canadien John Woloschuk, qui, avec son groupe Klatuu, avait exploré le « backmasking », procédé consistant à enregistrer à l'envers des messages secrets et souvent antichristiques, à l'instar des Beatles. Malgré la barrière de la langue, le guitariste et chanteur eut tôt fait de découvrir le subterfuge phonétique. En 1986, il se lance à corps perdu dans la réalisation d'un 33 tours qui, dans une esthétique rock prog et psychédélique, rend hommage à l'œuvre envoûtante de Laure Wouters. Son album, sobrement titré *Avid Diva*, ne connut malheureusement pas le succès mérité.

Extrait : « [...] invente un rire, ou sous-rire. Selim lit à l'envers. Bars, zincs limés, torrides, civets d'hase : art servi sous d'avidas divas – douce ivresse ! Rasade est vice. Dix rotées, mille quinze rabs... rêvant là, il m'y laisse. Rire ou sourire un temps vain. »

LOUISE ZWEIG

Die ewige Wiederholung

C'est comme une tentative essentiellement formaliste que s'appréhende le premier roman de Louise Zweig – petite-fille du célèbre auteur autrichien Stefan Zweig, et d'abord comptable de profession : l'auteure s'est fixé le défi, tout au long du texte, de ne pas réutiliser plus d'une fois le même mot. Les pronoms et l'essentiel des formes des verbes être et avoir étant épuisés avant la fin de la première page, le récit devient rapidement inintelligible.

L'originalité de l'œuvre de Zweig dépasse néanmoins sa radicalité formelle et touche jusqu'au récit même : le livre relate ainsi l'éternelle répétition des jours de Ludwig S., retraits à qui il n'arrive strictement rien d'extraordinaire, condamné à revivre encore et encore la même journée avec la régularité monotone d'un métronome. Poussant à son paroxysme l'inadéquation de la forme et du fond, Zweig se lance ainsi l'improbable défi de raconter sans

double occurrence d'un même terme la banalité d'un quotidien, chaque jour étant rythmé des événements absolument identiques se répétant telle une litanie ininterrompue : le réveil à 7 h 30, le café pris au bar du bout de la rue, les courses au supermarché à 11 heures, le repas de midi – des pâtes à la sauce tomate –, l'après-midi de lecture, la promenade de fin d'après-midi au bord du fleuve, le repas du soir – pain, fromage, un verre de rouge – bercé par le bruit de fonds de la télévision. Si sa lecture devient ardue après le premier tiers, et peut décourager un lectorat non averti, d'abord par le style devenant de plus en plus agrammatical et la langue se faisant tout à fait amphigourique, le roman de Zweig mérite d'être lu jusqu'au bout, ne serait-ce que pour éprouver ce vertige face à cette répétition assourdissante, harassante, renvoyant immédiatement à la banalité de la vie humaine.

Véritable métaphore de nos existences contemporaines, *L'Éternelle Répétition* peut ainsi être lu, au-delà de la prouesse technique, comme un cri d'angoisse étouffé, une lutte de l'auteure avouée à demi-mots contre le poids du quotidien et l'inénarrable finitude des jours. Le roman se conclut d'ailleurs très simplement sur la mort attendue de Ludwig S. – et un réveil qui n'arrivera jamais.

« Le style devenant de plus en plus agrammatical et la langue se faisant tout à fait amphigourique. »

« On me dit que mon livre est triste et ennuyeux. Cela me surprend.

Mon roman en vérité est une œuvre proprement optimiste : si j'ai usé la langue jusqu'à son épuisement, si j'ai poussé le vice jusqu'au-boutiste de la réinvention perpétuelle des mots, c'était bien au-delà du jeu formel pour inciter à voir la beauté d'un quotidien qui peut toujours être réenchanté. Au fond, mon livre dépeint un idéal. Il ne raconte rien d'autre que l'histoire d'un homme qui, même s'il revit encore et toujours les mêmes instants, ne s'ennuie jamais. »

Louise Zweig, interrogée par la *Neue Zürcher Zeitung* (12.09.2015)

Anecdote : On relèvera un paradoxe : la seule action singulière du narrateur sera finalement de s'éteindre, et avec lui, le récit de s'achever, après l'épuisement pour ainsi dire total du langage. Le personnage de Ludwig S. pourrait-il ainsi être lu comme la métaphore de la langue elle-même ?

Maison d'édition :
Suhrkamp Verlag
(Allemagne)

Année de publication
originale : 2005

Nombre de pages : 354

Traduction française :

L'Éternelle Répétition,
Stéphanie Brändly (trad.),
En bas (Suisse), 2013